La colline du Corbeau

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : La colline du corbeau / Sylvie Gobeil
Nom : Gobeil, Sylvie, 1957- , auteure
Gobeil, Sylvie, 1957- | Château Ravenscrag
Description : Sommaire incomplet : tome 1. Le château Ravenscrag
Identifiants : Canadiana 20190038764 | ISBN 9782897834074 (vol. 1)
Classification : LCC PS8613.O25 C65 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale
PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

SYLVIE GOBEIL

La colline du Corbeau

★ *Le château Ravenscrag*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Lady Lacoste, 2018

De tendres aspirations, 2016

À mes enfants, Geneviève et Mikaël,
que j'aime très fort.

N'attends jamais rien d'un paresseux.

PROVERBE ÉCOSSAIS (1683)

Prologue

Montréal, novembre 1956

Une limousine noire s'immobilise dans la rue Sherbrooke devant Le Château. Quelques secondes plus tard, le chauffeur descend de la voiture pour ouvrir la portière arrière. Une femme d'âge moyen, vêtue d'un tailleur en tweed Chanel, lui sourit.

— Inutile de m'attendre, je prendrai un taxi, l'informe-t-elle, une fois sortie du véhicule.

L'homme incline légèrement la tête.

— Bien, Mrs Dawes. Bonne journée.

Elspeth Dawes le remercie distraitement. Son attention est concentrée sur l'imposant édifice de quatorze étages qui se dresse devant ses yeux. Impressionnée, elle contemple sa façade recouverte en pierre. *Il ressemble à un ancien château français*, a-t-elle pensé lors de son inauguration. Elle se sent toujours un peu intimidée de pénétrer dans l'immeuble le plus prestigieux de Montréal. *Que peut bien me vouloir Marguerite ?* se demande-t-elle dans l'ascenseur qui la conduit à l'appartement de sa cousine. D'une main nerveuse, elle frappe le heurtoir de la porte. Au bout d'une minute qui lui paraît interminable, une domestique ouvre et l'invite poliment à entrer.

— Lady Allan vous attend au salon, chuchote la jeune fille tout en prenant le chapeau de la visiteuse.

Devant le petit miroir de l'entrée, Elspeth observe son reflet un moment. Depuis qu'elle colore ses cheveux, elle ne se reconnaît plus. Le gris a laissé place à un blond cendré qui la rajeunit. Une petite toux se fait entendre. Au même moment, le téléphone sonne. De la pièce voisine, une voix excédée leur parvient :

— Débranche cet appareil, je te prie, Mary. J'attends quelqu'un et je ne veux pas être importunée par ce son strident tout l'après-midi.

La domestique et la visiteuse échangent un sourire amusé avant que cette dernière se dirige d'un pas décidé jusqu'au salon.

— Enfin, te voilà ! Je commençais à me demander si tu m'avais fait faux bond.

Habituée au franc-parler de sa cousine, Elspeth ne prend pas ombrage de la remarque. Cependant, elle essaie de masquer sa surprise à la vue de la frêle silhouette recroquevillée dans un fauteuil.

— Je suis dix minutes en avance, proteste-t-elle en affichant un air faussement enjoué.

— Ah bon ! Je perds sans doute la notion du temps avec l'âge.

Ne sachant trop que répondre, Elspeth lui adresse un sourire hésitant.

— Ne reste pas figée comme une statue. Viens t'asseoir près de moi.

Malgré le ton autoritaire, le visage de la vieille dame reste bienveillant. La visiteuse s'avance et embrasse sa cousine sur la joue avant de prendre place dans le fauteuil adjacent. Sa jupe étroite s'arrêtant aux genoux l'oblige à garder les jambes bien serrées.

— Sers-toi. Il y a du café et des scones. Tu m'excuseras, je ne t'ai pas attendue.

— Vous avez bien fait, réplique Elspeth tout en versant le café dans une délicate tasse en porcelaine. Dehors, le vent est froid et chargé d'humidité. Je ne serais pas étonnée qu'il neige bientôt.

— C'est trop tôt, nous ne sommes qu'au début de novembre.

— Dame Nature nous joue parfois de vilains tours.

— Laissons de côté la météo. Je ne t'ai pas fait venir pour discuter du temps qu'il fera.

Marguerite s'interrompt pour prendre une gorgée de café pendant que sa cousine la dévisage d'un air interrogateur et attend la suite.

— Maintenant, parlons de choses sérieuses ! Si je t'ai demandé de passer au Château cet après-midi, c'est parce que je veux te faire part de ce qui est écrit dans mon testament.

— Mais…

— Laisse-moi continuer, Elspeth.

La visiteuse bafouille un mot d'excuse, puis se tait.

— J'ai quatre-vingt-deux ans. La mort peut survenir d'un instant à l'autre et je tiens à ce que tout soit en ordre avant mon départ.

Secouée par une quinte de toux, l'octogénaire doit s'interrompre de nouveau. Inquiète, Elspeth se lève pour lui porter secours. D'un geste impatient, la vieille dame lui fait signe de se rasseoir.

— Ça va, c'est passé, grommelle-t-elle d'une voix enrouée.

— Vous m'avez fait peur, Marguerite.

— Sois gentille, apporte-moi la petite boîte rouge posée sur la table.

Elspeth obéit sans poser de question et tend l'objet à sa cousine.

— Ouvre-la.

La visiteuse soulève le couvercle ovale et pousse un petit cri de ravissement en découvrant un diadème.

— Le reconnais-tu ?

— Je ne suis pas certaine. Vous possédez tellement de beaux bijoux.

— Celui-ci est spécial. Il représente tant de souvenirs. Montagu me l'a offert en cadeau lors d'un voyage à Paris. À l'automne 1909, précise-t-elle.

Du bout des doigts, Elspeth caresse le précieux ornement de tête.

— Quelle merveille ! dit-elle dans un murmure.

— Cette tiare de diamants provient de la Maison Cartier.

Lady Allan se souvient du plaisir ressenti la première fois qu'elle est entrée à l'intérieur de la bijouterie située au 13, rue de la Paix, à Paris. Avant de franchir la porte, elle connaissait déjà l'histoire de cette orfèvrerie. Fondée en 1847 par Louis-François Cartier, la joaillerie a rapidement attiré l'attention des gens riches et importants, dont l'Impératrice Eugénie. En 1902, lors de son couronnement, le roi Édouard VII a commandé vingt-sept diadèmes à la Maison Cartier. Très satisfait du travail accompli, il l'a surnommée « Cartier, le joaillier des rois ». En 1909, celle-ci comptait déjà une succursale à Londres et une autre à New York et bien des reines du monde portaient une tiare provenant de cette entreprise familiale de joaillerie.

— Cher Montagu ! Il avait le cœur sur la main, ajoute la vieille dame, le regard perdu dans sa tasse de porcelaine.

Elspeth l'observe discrètement. Des mèches de cheveux blancs et fins s'échappent de son chignon. Plusieurs rides marquent son visage. Avec un petit pincement au cœur, elle prend conscience à quel point sa cousine est devenue fragile et vulnérable. Au même moment, celle-ci pousse un soupir.

— Désolée, ma belle. C'est le propre des vieux de se replonger dans le passé. Je fais une bien mauvaise hôtesse, dit-elle avec un sourire contrit.

Sans laisser à la visiteuse le temps de réagir, Lady Allan poursuit :

— Pour revenir à la tiare, je ne m'en suis jamais séparée depuis quarante-six ans. Je l'ai portée à différentes occasions et pour des événements importants. Lors de mes voyages outre-mer, elle m'accompagnait toujours. À mes yeux, elle représente plus qu'une parure, si royale soit-elle.

L'octogénaire lève la tête vers le plafond, comme si elle cherchait ses mots. Puis, elle la baisse et plonge son regard dans celui de sa cousine en ajoutant :

— Elle symbolise les moments forts de ma famille. Les bons comme les mauvais. Les joyeux comme les tragiques.

Sur le ton de la confidence, elle murmure :

— J'ai promis à Montagu que ce bijou ne serait jamais vendu et que, quoi qu'il arrive, il resterait dans la famille. J'ai fait le serment de transmettre la tiare à l'une de nos filles.

À ces derniers mots, sa voix a faibli. Elspeth pose une main compatissante sur celle de Marguerite qui tressaille à son contact.

— Dieu en a décidé autrement… Même aujourd'hui, il m'est difficile de comprendre et encore plus d'accepter sa volonté.

Un silence embarrassant suit l'aveu. *Sa peine est encore bien présente*, songe la visiteuse. *Le temps qui passe n'a pas effacé sa douleur*. Marguerite lui adresse un sourire fatigué.

— Pardonne-moi d'étaler ainsi mes états d'âme.

— Je n'ai rien à vous pardonner. Quiconque aurait traversé vos épreuves réagirait comme vous…

— C'est à toi que reviendra la tiare après mon décès, déclare soudain Lady Allan.

Saisie d'émotion, Elspeth la regarde avec de grands yeux étonnés.

— Pourquoi moi ? parvient-elle à demander.

— Parce que je sais que tu prendras soin du « diadème écossais », comme le surnommait mon mari.

Flattée par la marque de confiance, la femme à la cinquantaine bien sonnée répond avec conviction :

— J'y veillerai comme à la prunelle de mes yeux.

— J'en suis sûre.

Un courant de tendresse passe entre les deux cousines. Marguerite étouffe un bâillement discret derrière sa main.

— Il est temps que je parte, décrète la visiteuse en quittant son fauteuil. Vous êtes fatiguée. Reposez-vous et soignez cette vilaine toux, lui recommande-t-elle, la mine soucieuse.

L'octogénaire se contente d'esquisser un petit sourire.

— Viens me voir quand tu veux. À mon âge, je ne me déplace plus beaucoup.

Elspeth promet, puis se dirige vers la porte sans se retourner. Elle craint de fondre en larmes si elle reste une minute de plus dans la pièce. Voir sa cousine aussi affaiblie et esseulée lui a fait réaliser que, malgré la fortune et le pouvoir, personne n'est à l'abri des aléas de la vie. Dès que Mary aperçoit la visiteuse, elle se dépêche d'aller chercher le chapeau de celle-ci. Elspeth remercie du bout des lèvres la petite bonne et se hâte de quitter le luxueux appartement où flotte une odeur de tristesse.

PARTIE I

Sir Hugh Allan

1

Écosse, 1826

— C'est décidé ! Il ira au Canada, tranche Alexander Allan.

— Il n'a que seize ans, proteste sa femme. Pourquoi l'envoyer aussi loin ? Hugh pourrait poursuivre son apprentissage à Greenock. Le comptable qui l'emploie est très satisfait de lui. Vous me l'avez vous-même affirmé.

Sans se donner la peine de lui répondre, le capitaine Allan avale tranquillement sa soupe aux légumes. L'homme de quarante-six ans a de grandes ambitions pour son fils. Il est persuadé qu'avec ses aptitudes intellectuelles, l'adolescent deviendra plus qu'un simple comptable. Hugh est le plus brillant de ses cinq garçons et celui sur lequel il mise le plus. Autour de la table, les neuf enfants du couple mangent en silence. Ils ne perdent pas un mot de la discussion qui divise leurs parents depuis le début du repas. *Qui l'emportera ?* se demandent-ils, même si chacun d'eux se doute bien de la réponse. La mère de famille insiste :

— Hugh est un bon garçon. Pourquoi l'exiler ? J'ai beau essayer de comprendre votre raisonnement, je n'y parviens pas. Il est encore si jeune.

L'homme abat son poing sur la table, faisant du même coup sursauter garçons et filles. Foudroyant son épouse du regard, il riposte :

— Ce n'est plus un enfant. J'étais plus jeune que lui lorsque j'ai dû subvenir aux besoins de ma mère et de mes frères et sœurs.

Il se revoit au lendemain du décès de son père. Sa famille a été chassée sans ménagement de la modeste chaumière où elle logeait pour laisser place à celle du nouveau métayer. Il se souvient combien sa mère et ses jeunes sœurs pleuraient. Quant à lui, il a gardé les yeux secs et les poings fermés lorsque sa famille a dû quitter le grand domaine de l'Ayershire où son père avait trimé dur du matin au soir pendant de longues années. La rage gonflait son cœur. Qu'avait reçu son père en échange de ses loyaux services ? Rien. Aucune gratitude de la part de son employeur. Aucune compassion pour la veuve et ses enfants qui se retrouvaient du jour au lendemain sans toit ni gagne-pain. Le jeune garçon qu'il était alors a assumé le rôle de chef de famille sans se plaindre.

— Je connais votre passé, Sandy. Vous me l'avez raconté plus d'une fois…

— Après le décès de mon père, j'ai dû quitter les bancs de l'école pour aller travailler.

— Où voulez-vous en venir ?

— Que la vie simple et facile n'existe ni pour moi ni pour mes fils. Rien ne vient sans effort. Pour réussir, il faut travailler et faire preuve de discipline.

— Croyez-vous que nos enfants l'ignorent ? Ils fréquentent la Kirk[1].

1. Terme écossais désignant l'Église établie d'Écosse.

Jean Allan a prononcé le dernier mot avec humeur. Devant ses filles et ses garçons, elle n'ose dire ce qu'elle pense de ce calvinisme rigoureux où tout plaisir est banni.

— Oui et c'est une excellente chose. Les pasteurs leur enseignent la valeur du travail et le respect de la famille et de la religion.

Ce sont aussi des puritains qui n'entendent pas à rire, se retient-elle de répliquer. Si, à l'époque, Alexander lui avait demandé son avis, elle lui aurait fait part de ses réticences à envoyer leurs enfants à la Kirk. Mais il ne l'a pas fait, jugeant qu'il revenait à l'homme de prendre les décisions importantes du couple. Résignée, la femme se lève et commence à desservir la table, aidée de sa fille aînée.

— Et toi, Hugh, partages-tu l'inquiétude de ta mère à l'idée de te rendre au Canada ?

L'adolescent tend son bol vide à sa sœur et répond d'un ton enthousiaste :

— Non, père. Je me sens prêt à relever ce défi. Quand partirai-je ?

Heureux de l'attitude positive de son fils, le capitaine Allan esquisse un sourire triomphant en direction de son épouse.

— Le mois prochain, décrète-t-il.

Frappée de stupeur, Jean laisse échapper une assiette qui se fracasse en morceaux sur le plancher. Toutes les têtes convergent vers la mère.

— Si tôt ? s'écrie-t-elle, horrifiée.

— Le plus tôt sera le mieux. Hugh, James et moi embarquerons sur le *Favourite* dès la mi-avril. Je n'ai pas acheté ce brigantin uniquement pour transporter du charbon, du fer et des harengs…

— Parce que vous emmenez aussi notre fils aîné ? le coupe Jean.

— Oui. James agira comme deuxième officier au cours de la traversée. Mais rassurez-vous, il reviendra en Écosse.

Pendant que sa fille passe le balai pour ramasser les débris de vaisselle, la mère tente d'argumenter :

— Votre bateau n'opère qu'à partir de mai…

— Eh bien, je ferai une exception cette année. C'est moi le propriétaire du *Favourite*, je peux le mettre en activité quand bon me semble.

— Est-ce prudent de prendre le large alors que les glaces sont à peine fondues ?

— Lequel de nous deux est capitaine, Jean ?

— C'est vous, bien sûr.

— Alors, laissez-moi mener la barque à ma guise. Depuis le temps que je navigue le long des côtes anglaises et écossaises, je sais ce que je fais. Et puis, l'an dernier, je suis parti de Glasgow avec ce bateau et j'ai remonté le fleuve Saint-Laurent.

La mine sceptique, Jean hoche la tête. Son mari lui rappelle qu'il a fait d'innombrables allers-retours entre Plymouth et l'embouchure du Tage durant la guerre d'Espagne afin de ravitailler l'armée anglaise en vivres, en animaux et en munitions. Et que, chaque fois, il a refusé d'être escorté par un convoi de l'armée

afin de gagner du temps. L'homme convient que c'était périlleux, mais cela lui a permis d'amasser assez de capital pour acheter ses premières actions dans un navire.

— La suite, vous la connaissez, dit-il en repoussant son bol de soupe vide.

— Jamais je n'ai douté de votre esprit d'initiative et de votre débrouillardise, Sandy.

Comme s'il n'avait rien entendu, il ajoute que sa compagnie maritime, fondée il y a sept ans, transporte marchandises et passagers, de l'Écosse à Montréal.

— Personne ne m'a aidé. Je n'ai compté que sur moi pour bâtir l'Allan Shipping Line, décrète-t-il d'une voix enflammée.

Et que de chemin parcouru pour en arriver là ! En pensée, il se revoit gamin de douze ans qui s'efforce d'être brave et de dissimuler sa tristesse devant sa mère. Elle avait assez de peine sans qu'il en ajoute. Alors, il a tapi au fond de lui sa souffrance et a fait une formation de cordonnier afin d'aider financièrement sa famille. On le disait habile de ses mains. Lui, il rêvait de devenir capitaine. Rien de surprenant puisqu'il était né dans un modeste village côtier du sud-ouest de l'Écosse. À vingt ans, il a plié bagage et s'est installé à Saltcoasts, petit port du North Ayrshire. Chaque jour, il contemplait le paysage qui s'offrait à sa vue ainsi que les bateaux qui allaient et venaient dans le port. L'envie de naviguer ne le quittait plus. Un beau matin, il a abandonné ses outils de cordonnier pour répondre à l'appel du large. Dans la vie, il faut faire des choix. Et le sien, c'était de devenir capitaine. Ce ne serait pas facile, mais il y parviendrait. Son rêve deviendrait réalité. Oui, il venait d'une famille pauvre ayant toujours travaillé la terre. Et puis après ? Il était débrouillard, entêté et pragmatique. Cela ne coûtait rien d'essayer. De toute façon, il n'avait rien à perdre. C'est fort de cette idée qu'il a foncé. Jamais il ne l'a regretté. L'apprenti cordonnier est devenu capitaine de

voilier, puis il a fondé sa compagnie maritime. S'arrachant à ses souvenirs de jeunesse, Alexander Allan jette un regard sévère sur chacun de ses garçons. Aucun n'a ouvert la bouche depuis le début du repas. « Les enfants ne parlent pas à table sauf si un adulte s'adresse à eux. » Cette consigne maternelle, ils l'ont mise en pratique depuis leur tendre enfance.

— Et j'entends bien que mes cinq fils prennent une part active au sein de la compagnie, en Europe comme en Amérique, déclare-t-il d'un ton ferme.

Si tout va comme je l'espère, Hugh deviendra mon bras droit à Montréal, se dit-il en décochant à celui-ci un petit sourire. Jean dénoue son tablier et quitte la cuisine, la mort dans l'âme. Ce qu'elle craignait est sur le point de se concrétiser. Hugh, son fils préféré, partira au loin d'ici quelques semaines. Quand le reverra-t-elle ? Pas avant longtemps. Peut-être jamais… Son mari a tellement d'ambition. Pour que son entreprise fleurisse, elle le croit capable de sacrifier l'un de leurs garçons en l'exilant aussi loin qu'au Canada. Force lui est d'admettre que Hugh ressemble à son père. La même fougue et la même détermination les animent. Avec tristesse, elle se dit que l'adolescent se modèlera à l'image de son père et poursuivra son œuvre. *Hugh se mariera et fondera une famille dans ce vaste pays où je ne mettrai jamais les pieds.*

* * *

Le 21 mai 1826, le *Favourite* atteint Montréal. La longue traversée de trente-neuf jours s'est déroulée sans problème. Hugh Allan est l'un des premiers passagers à poser le pied sur la terre ferme. Le jeune Écossais contemple son nouvel environnement d'un œil curieux.

— Pas trop déçu ?

Hugh se retourne et aperçoit l'homme avec qui il s'est lié d'amitié au cours de la traversée. Ce dernier l'observe, amusé.

— Pourquoi le serais-je, Mr Kerr ? Votre description de cette ville correspond à la réalité.

Le marchand de grains prend le temps de bourrer sa pipe avant de répliquer :

— Montréal n'est encore qu'une petite ville de province. Elle ne peut rivaliser avec Québec.

— Mais cela pourrait changer dans les prochaines années, non ?

— Si Montréal se dote d'infrastructures adéquates, il y a de fortes chances, oui.

Alexander et James Allan s'avancent vers eux. Une certaine émotion se lit sur le visage du capitaine du *Favourite* lorsqu'il serre la main de William Kerr. Il donne ensuite une accolade à l'adolescent en lui murmurant :

— J'ai confiance en toi. Tout ira bien.

Hugh acquiesce d'un signe de tête. D'une main énergique, il redresse son sac de voyage sur son épaule. William Kerr consulte sa montre de gousset.

— Presque midi, constate-t-il. Que diriez-vous de dîner à l'auberge ? Les voyages, ça creuse l'appétit. Je ne voudrais pas que mon nouvel employé soit victime d'un malaise dès sa première journée.

Au fil des jours passés sur le brigantin, Hugh s'est habitué à l'humour particulier de son compagnon. Les deux passagers ont développé une certaine complicité. Assez pour que le fils d'Alexander Allan lui confie les raisons de son départ. Apprenant que Hugh a travaillé chez un comptable de Greenock qui s'occupe de navires engagés dans le commerce avec le Canada, le négociant montréalais n'a pas hésité à lui offrir un poste de

commis. Hugh a accepté de tenir les comptes du marchand de céréales, et ce, même si le salaire est modeste. « Commence au bas de l'échelle si tu veux grimper », lui a conseillé son père lorsque Hugh lui a fait part de la proposition de William Kerr. L'entente s'est scellée par une poignée de main franche et cordiale.

— Un bon repas serait le bienvenu, convient en souriant le jeune Écossais.

— Accompagné d'une bouteille de vin rouge. Il faut fêter ton arrivée au pays et ton nouvel emploi.

2

1830

Le cœur gonflé de joie, Jean Allan couve son deuxième fils du regard. Le voir en chair et en os lui procure un bien immense. Après quatre ans lors desquels il a été absent, elle peut enfin le serrer dans ses bras. Assise à l'ombre d'un arbre centenaire, un livre ouvert sur ses genoux, elle observe Hugh qui discute avec deux de ses frères. Des éclats de rire lui parviennent. La mère de famille est heureuse de la bonne entente qui règne entre eux. À vingt-trois ans, James, l'aîné de ses fils, est un jeune homme discret et tranquille. Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours posé dans ses moindres gestes. Quant à Andrew, même s'il n'a que huit ans, elle perçoit l'admiration qu'il voue à son frère Hugh. *Il le suit pas à pas et boit chacune de ses paroles*, songe-t-elle, un sourire aux lèvres.

— Vous semblez d'excellente humeur, mère.

Jean tourne le regard vers sa fille, assise à ses côtés. Le dos bien droit, un pinceau à la main, l'adolescente dessine depuis une bonne heure. Ses longs cheveux frisés d'un roux flamboyant sont ramenés vers l'arrière et retenus par un ruban vert. Elle porte une blouse de toile beige et une jupe brune en coton. Des vêtements de tous les jours, à la fois simples et pratiques.

— J'ai des raisons de l'être, ma belle. Il fait un temps superbe, c'est dimanche et toute la famille est réunie. Que pourrais-je souhaiter de plus ? Oh ! C'est joli ce que tu peins !

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr ! Tu as beaucoup de talent.

La jeune fille lui adresse un sourire éblouissant, révélant des dents blanches parfaitement alignées. Elle se cale contre le dossier de sa chaise en contemplant la toile.

— Je pourrais passer ma vie entière à peindre, lance-t-elle avec enthousiasme.

— Ne prends pas tes désirs pour des réalités.

— Pourquoi pas ? Quel mal y a-t-il à faire ce que l'on aime ?

— Là n'est pas la question. Je ne veux pas que tu nourrisses trop d'espoirs.

L'adolescente dévisage sa mère avec perplexité. Celle-ci s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

— Tant que la peinture demeure un passe-temps, il n'y a aucun problème. Je te tiendrais le même discours si ta passion était la musique ou l'écriture. Et puis, ton père a d'autres ambitions qu'une carrière d'artiste pour toi.

— Comme celle de me trouver un époux bien éduqué et fortuné ?

— Tu préférerais qu'il soit ignorant et pauvre ?

— Bien sûr que non. Mais je ne comprends pas pourquoi je ne peux décider par moi-même ce que je veux faire de ma vie.

— Parce que c'est ainsi, décrète Jean Allan d'un ton sec. Nous reprendrons cette conversation plus tard, ton frère vient vers nous.

Le fils prodigue pour qui les portes s'ouvrent toutes grandes, pense l'adolescente qui ressent une pointe de jalousie envers Hugh. C'est à peine si elle lui adresse la parole lorsqu'il les rejoint. Remarquant son expression boudeuse, le jeune homme tente d'amadouer sa sœur en la complimentant :

— Tu manies bien le pinceau. J'aime ton tableau. Il est plein de douceur.

Les lèvres serrées, l'artiste en herbe se lève et détache la toile du chevalet. D'un geste rageur, elle lance son œuvre au sol et s'éloigne d'un pas rapide vers la maison.

— Quelle mouche l'a piquée ? s'enquiert-il en la suivant des yeux.

— N'y prête pas attention. Ta sœur est d'humeur ombrageuse aujourd'hui. Ça lui passera.

Jean Allan prend la main de son fils entre les siennes et le regarde d'un œil attendri.

— Je suis heureuse de ta présence parmi nous, mon grand.

— Moi aussi, mère.

— Ainsi, tu te plais là-bas ? La vie n'y est pas trop rude ?

— Le climat ressemble au nôtre avec son cortège de vent, de pluie et de froid en automne et en hiver. Toutefois, l'été peut être très chaud et humide.

— Oublie la température et parle-moi plutôt de tes impressions sur le Canada.

— C'est un grand pays. Je n'en ai vu qu'une partie, mais assez pour le trouver beau et impressionnant.

— Et les Canadiens ?

— En général, les gens sont accueillants.

Doucement, il retire sa main pour allumer sa pipe.

— Tiens, tu fumes maintenant ? s'étonne sa mère.

— Depuis un moment déjà. Est-ce que l'odeur vous incommode ?

Elle fait signe que non et l'incite à poursuivre ses propos.

— Comme je vous l'ai écrit dans mes lettres, j'ai souvent eu l'occasion de séjourner en campagne pour mon travail. Cela m'a permis de me mêler aux habitants qui sont majoritairement canadiens-français. J'ai donc appris leur langue et je me débrouille maintenant assez bien en français, ajoute Hugh avec fierté.

— C'est tout à ton honneur de pouvoir t'exprimer dans les deux langues de ce pays.

— Si je veux brasser des affaires, il est primordial de les parler.

Jean l'observe en souriant.

— Bien que je sois très heureuse de ta venue, je ne comprends pas ce qui t'a poussé à prendre une année sabbatique. Est-ce ton emploi ou ton patron qui te posait problème ?

Le jeune homme secoue la tête.

— Aucun des deux, mère. Mon contrat de travail venait d'expirer. Il m'aurait été facile de le renouveler, mais je sentais le besoin d'un changement.

Interloquée, Jean tente de suivre le raisonnement de son fils.

— Quel changement ?

Il porte sur elle un regard plein d'éclat.

— Je voulais relever un nouveau défi. Je suis reconnaissant de l'expérience acquise, mais j'ai des visées plus grandes qu'être commis toute ma vie pour un marchand de grains.

— Cela ne m'explique pas pourquoi tu as entrepris le Grand Tour[2].

— Parce que c'était le moment idéal pour le faire. Je suis encore célibataire, jeune, plein d'énergie et curieux de tout.

Hugh confie à sa mère qu'il rêvait de voyager, d'aller dans des villes où il n'a jamais mis les pieds. Il lui décrit le charme de Londres et de New York, deux villes qu'il a aimées, mais pour des raisons différentes. Avec enthousiasme, il lui mentionne plein d'autres endroits qui lui ont plu. Le jeune Écossais conclut en affirmant que le long voyage qu'il vient de terminer n'a pas été une perte de temps, car il l'a enrichi de mille façons. Jean reste silencieuse un moment avant de lui dire :

— Je ne sais pas si les voyages forment la jeunesse, mais je sais une chose…

— Laquelle ?

— Que je suis vraiment contente de te voir.

Hugh remarque les rides au coin des yeux de sa mère. Il prend conscience qu'elle s'inquiète pour lui. Savoir son fils au loin

2. Expression de l'époque signifiant un long voyage effectué en Europe par les jeunes hommes fortunés.

depuis quatre ans, exposé aux dangers de toutes sortes, la fait vivre constamment dans l'angoisse et vieillir prématurément. Attristé de lui infliger une telle épreuve, il lui fait la promesse de revenir bientôt à Greenock.

— Profitons du moment présent, se contente-t-elle de lui répondre.

Il admire sa façon de réagir. Du plus loin qu'il se souvienne, jamais il ne l'a vue pleurer. Même si son départ prochain lui serre le cœur, elle s'efforce de ne pas le montrer. Hugh voit sa mère sous un angle nouveau. Elle lui apparaît comme une femme forte et courageuse. Il lui doit beaucoup. C'est elle qui lui a appris les bonnes manières et qui lui a inculqué le respect des gens.